

BILINGUALITÉ ET PRATIQUES DE LA TRADUCTION / INTER-PRÉTATION A L'ÈRE DE LA MONDIALISATION

Yves GAMBIER

Turun Yliopisto / Université de Turku

Des dogmes à réinterroger

Certains dogmes en traductologie ont été formulés dans les années 1980, fondés sur peu de preuves ou d'analyses. Quelques-uns ont déjà été remis en cause, comme celui de la directionalité (L2-L1/L1-L2). D'autres méritent encore d'être interrogés comme par exemple celui du bilinguisme ou de la bilingualité (compétence active en deux langues au moins chez un individu): les bilingues ne sauraient être de « bons » traducteurs ou interprètes, à moins de recevoir une formation appropriée (les compétences en langues étant nécessaires mais pas suffisantes). Une telle perspective était vaguement basée sur le fonctionnement cérébral supposé du bilingue, notamment de sa mémoire et de son accès aux lexiques, et sur certaines pratiques professionnelles.

Depuis lors, on s'est penché davantage sur le bi-/multilinguisme institutionnel en rapport avec les politiques de traduction des autorités publiques, ou sur la coexistence de langues dans des textes littéraires ou parfois des films. En parallèle, on a traité de la place éventuelle de la traduction dans l'apprentissage et l'acquisition des langues – cette place étant tantôt bannie, tantôt valorisée,

selon les modes pédagogiques alors dominants. En outre, des recherches sur les processus inter-linguistiques et interculturels ont permis de détailler les étapes, de modéliser le travail du traducteur / de l'interprète ; des expériences ont été multipliées pour développer des programmes d'éducation bilingue.

Ce qu'on entend par bi/multilinguisme peut varier selon les auteurs mais dans notre monde actuel, on ne peut occulter la variété des langues c'est-à-dire négliger une approche globale qui prend en considération les langues premières, natales, d'instruction, secondes, de faible diffusion, régionales, minorées, d'immigration, etc. Les statuts et les appellations des langues sont pluriels.

Des pratiques refoulées ou occultées

Un certain nombre de pratiques dans les médiations internationales peuvent éclairer le retour du refoulé. L'emploi répandu d'une lingua franca a changé et change bien des approches et perceptions des langues chez de multiples locuteurs, naguère considérés comme monolingues invétérés. On citera plusieurs de ces pratiques comme exemples.

1. Les **auto-traductions** de travaux universitaires. Quantité d'enseignants-chercheurs traduisent (souvent en anglais) leurs publications, leurs exposés.

2. L'**interprétation «naturelle»** parmi et avec les migrants (jeunes ou moins jeunes), devenue un sujet brûlant dans les services d'interprétation dite de communauté ou de service public. Notons d'emblée que ces interprètes le deviennent souvent pour répondre aux besoins de membres de leur communauté d'origine (et non d'accueil) et qu'ils ne choisissent pas les interactions, les thèmes, les situations dans lesquelles ils se (re)trouvent.

3. La **traduction des fans** (*fantrad*, *scantrad*, *fansub*, *fandub*) qui choisissent délibérément un manga, un film d'animation, un jeu vidéo...et le traduisent (le sous-titrent, le doublent) pour le faire connaître au plus vite à d'autres. Ces fans ne sont pas des professionnels de la traduction – d'où leur transgression de certaines conventions et normes respectées par les professionnels (par exemple en matière de sous-titres: le nombre de lignes, la vitesse de défilement, la position, les caractères typographiques utilisés, l'ajout de glose). Ils ne sont pas tous non plus des pirates; d'aucuns respectent les droits d'auteur et cessent de diffuser leur version traduite sur le Net dès que le livre ou le film sort officiellement.

4. La **traduction participative** ou **collective** (*crowdsourcing*),¹ employée par exemple pour localiser des logiciels, des sites ou traduire des articles, des exposés, des textes littéraires, des interviews. Dans cet effort collectif, non rétribué, les participants anonymes (ou pas) recourent à leurs compétences linguistiques et à leur temps libre pour traduire une phrase, un paragraphe, une page...qui peuvent à leur tour être retraduites, révisées, jusqu'à la finalisation de l'ensemble. Ces volontaires peuvent ne traduire qu'occasionnellement ou régulièrement, grâce à des outils comme Traduwiki, Wikitranslate, Google Translate. Les médias sociaux ou réseaux socio-numériques (Facebook, Twitter, LinkedIn, etc.) profitent de ce relatif engouement pour se rendre accessibles au plus grand nombre.

Ces deux derniers types de traduction (3 et 4) se développent suite aux possibilités offerts par les technologies de l'information et de la communication (TIC), en particulier les logiciels de traduction automatisée ou assistée. Leur intérêt commun porte sur un site, un réseau, un produit, etc. La traduction collective a déjà donné lieu à des prises de position fortes, sous prétexte de la piètre qualité qu'elle offrirait, de la concurrence déloyale qu'elle ferait aux professionnels puisqu'elle peut être utilisée de fait par des secteurs lucratifs ou non. Elle a suscité aussi des inquiétudes quant aux personnes concernées (Sont-elles des traducteurs? Comment sont-elles récompensées de leur travail?), quant à l'éthique (Quelles sont par exemple les implications de ce travail gratuit pour les entreprises qui recherchent avant tout le profit?), quant à la notion même de traduction (telle qu'elle est réalisée et/ou perçue).

La distinction récurrente à propos des traductions collectives porte souvent sur les qualifications des participants. Sont-ils des traducteurs «naturels», amateurs, non-professionnels, comme on les désigne parfois?

Il reste à voir comment et jusqu'où ces nouvelles pratiques déqualifieraient, sinon dé-professionnaliseraient les traducteurs à temps plein, formés et riches d'une certaine expérience, et également comment et jusqu'où elles pourraient aider au développement des compétences en traduction. Les possibilités technologiques peuvent susciter de nouveaux problèmes mais aussi offrir de nouvelles opportunités et niches, inexistantes auparavant.

¹ *Crowdsourcing* a été rendu de manières différentes en français: collecte d'informations par la foule, approvisionnement par la foule, collaboration de masse.

Les pratiques susmentionnées présupposent un certain bilinguisme, notamment avec l'anglais. La traductologie peut-elle faire encore l'impasse sur ces pratiques dont les effets sont encore mal mesurés?

Nouveaux regards sur les pratiques bilingues?

Souvent quand on s'interroge sur le bilinguisme en relation avec la traduction et l'interprétation, on se demande si ce bilinguisme est suffisant. Puis viennent sans doute les questions: quel type de bilinguisme? Quel degré de bilingualité? Le présupposé est alors que traduction et interprétation sont intrinsèquement des activités bilingues. Les passeurs «naturels» et les fans en ligne ne sont-ils pas la preuve que le bilinguisme et traduction/interprétation ne sont pas sans analogie. Quelques précisions s'avèrent cependant indispensables. D'abord on confond souvent bilinguisme et maîtrise orale de deux langues au moins, d'où sans doute la nécessité perçue d'un certain degré de bilingualité pour l'interprète. Mais traduction/interprétation ne sont pas la capacité de communiquer *en* deux langues pour une même personne: elles sont la capacité de communiquer *entre* deux langues/cultures, à partir des idées, des concepts, de informations, des stéréotypes, formulés par quelqu'un d'autre dans un contexte donné. Traducteurs et interprètes ont besoin ainsi d'un bi-culturalisme, parfois référant à des domaines d'activités spécialisées. En d'autres termes, le bilinguisme est nécessaire jusqu'à un certain point mais est loin d'être un pré-requis suffisant.

Pourquoi alors la question des rapports entre bilinguisme et traduction/interprétation se repose-elle aujourd'hui? Quel rôle jouent les TIC dans la nouvelle impulsion donnée à la bilingualité? Les recherches récentes en psycho- et neurolinguistique ainsi que les approches cognitives viennent-elles modifier nos perceptions du bilinguisme et de la bilingualité, nos perceptions sur l'influence inter-linguistique dans l'acquisition des langues, dans la catégorisation conceptuelle, dans l'analyse des erreurs en traduction, dans l'interprétation et notamment l'*interpreteese* – cette interlangue ou tiers langue de l'interprète? Inversement, viennent-elles aussi modifier le rôle de la traduction/interprétation dans le développement de la bilingualité? Dans ce dernier cas, la traduction/interprétation ne sont plus vues comme transferts formels mais comme pratiques liées subjectivement aux langues de travail, aux normes sociolinguistiques, aux relations de pouvoir entre langues. De fait, la bilingualité est dynamique, en rapport avec l'identité linguistique, la nature et la fré-

quence des contacts de langue dans les interactions au quotidien, le statut des locuteurs, etc. Le rapport du bilinguisme à la traduction/interprétation n'est plus ressenti comme unidirectionnel, linéaire, stable. Si tant d'amateurs traduisent à partir surtout de ou vers l'anglais, c'est que cette langue n'est pas qu'un système formel, son emploi ne se mesure pas qu'aux seules interférences ou calques. Un natif monolingue aura peut-être 10 solutions de traduction contre deux ou trois pour le bilingue mais à partir du moment où la traduction, l'activation des compétences sont collectives, que d'autres peuvent fournir les sept ou huit autres solutions éventuelles, rien n'interdit plus de traduire. Et puis tous les bilingues ne relèvent pas des mêmes conditions d'acquisition des langues: certains le deviennent par choix (vu leur milieu de naissance, d'éducation), d'autres par nécessité (selon des circonstances fréquemment indépendantes de leur volonté: migration économique, exil politique; et pour lesquels les langues peuvent être une question de survie).

Retour sur les compétences du traducteur

Peut-on affirmer, en généralisant, qu'aujourd'hui une majorité de bilingues non seulement ont différentes aptitudes langagières (tant les langues combinées sont issues de familles linguistiques différentes) mais aussi une conscience métalinguistique et culturelle plus aigüe – d'où une plus grande panoplie de stratégies pour apprendre les langues, pour traduire /interpréter, pour comprendre une langue encore inconnue?

Pour certains, la compétence en traduction impliquerait des sous-compétences telles que une de stratégie, une autre de recherche documentaire et terminologique – spécifiques au traducteur et qui le distingueraient des simples bilingues.

Souvent dans une perspective de formation, on a étudié en traductologie, ces deux dernières décennies, le passage du novice au professionnel, le développement des compétences, le type de connaissances et de comportements (notamment dans la prise de décision) dans ces deux groupes, pas toujours faciles à différencier. Peut-on recourir aux mêmes méthodes pour appréhender la diversité actuelle des traducteurs? Doit-on d'abord se focaliser sur le processus ou sur les profils, les habitus, les perceptions, les autoreprésentations de ces différents types de traducteurs actifs pour répondre aux questions posées ci-dessus?

Parmi les compétences diverses du traducteur dont la liste n'est nulle part exhaustive (compétences linguistique, culturelle, technique, etc.), une semble importante, quel que soit le degré d'engagement et de professionnalisation de ce traducteur: celle de la lecture et de la compréhension de ce qu'il faut traduire. Là encore, on peut soulever un certain nombre de questions sur la différenciation des traducteurs, selon leur milieu socio-culturel d'origine, leurs habitudes et capacités d'apprentissage. L'Internet favorise une lecture fragmentée (par liens successifs) et rapide (recherche d'informations ponctuelles). De même, les traductions produites par ex. par Google Translate sont de qualité «suffisante» parce qu'on les consulte plus qu'on ne les lit, les assimile. Est-ce à dire que le Web laisserait au traducteur expert ses aptitudes les plus pointues: la lecture en profondeur, la rédaction des textes pertinents, et pas seulement la révision, l'édition de documents générés par l'ordinateur? Les outils électroniques ne supprimeraient donc pas le traducteur qualifié et une nouvelle hiérarchie de traducteurs s'imposerait.

Plusieurs nouvelles questions se posent dès lors:

- Les modèles cognitifs sur les processus et les compétences en traduction/interprétation peuvent-ils s'accommoder des acquis actuels sur la nature du cerveau bilingue?
- Un traducteur qui a grandi bilingue, dès sa plus tendre enfance, voit-il les structures de sa mémoire bilingue, ses manières d'accéder à ses lexiques et de sélectionner ses choix lexico-sémantiques affectées par ses tâches en traduction, exigeant toujours un contrôle actif des possibilités qui s'offrent à lui?
- La traduction peut-elle être considérée comme la cinquième compétence langagière, se développant au-delà des seuls systèmes des langues? Non seulement on traduit intra-linguistiquement pour mieux se faire comprendre dans une situation donnée (par des répétitions avec synonymes, par paraphrases, par explicitations, etc.) mais aussi inter-linguistiquement, toujours pour dire autrement – ce qui revient à souligner la dimension communicationnelle, identitaire de tout acte traductionnel qui serait donc plus qu'une activité professionnelle, plus qu'un service monnayable.

Il n'est pas question de conclure cette courte présentation au numéro d'*Herméneus*. Elle s'est voulue davantage un appel à (re)considérer les rapports entre bilinguisme, bilingualité et traduction/interprétation, les effets de certaines technologies sur des pratiques nouvelles de communication multilingues médiatisées par la traduction/interprétation, les conséquences peut-être à en

tirer sur les politiques traductionnelles. Les innovations technologiques (saisie de clavier, d'écran, oculométrie, imagerie cérébrale, etc.) ont permis des innovations méthodologiques pour mieux tenter de saisir les processus d'acquisition des compétences en traduction/interprétation, les étapes des processus traductionnels, le développement des capacités bilingues, le rôle des représentations mentales (conceptuelles, lexicales) dans les activités de transfert, les aspects psycholinguistiques d'universaux en traduction. Ces innovations aident à la fois à reformuler nos questions et à esquisser de nouvelles réponses.